

de cette époque, s'étudient à tondre et à dévorer leurs sujets. » La justice elle-même devenait entre leurs mains, non une institution garante de la paix sociale et de l'équité, mais un instrument d'extorsion, dont l'objet essentiel était d'*exploiter* le justiciable, c'est-à-dire de l'accabler d'amendes et de confiscations. Le pis était qu'il n'y avait aucun recours pour les vilains contre les abus du gouvernement, et que ces abus s'aggravaient par suite de l'absence de toute police organisée et de la multiplicité de guerres féodales.

Le recours aux armes, en l'absence d'un véritable système régulier de gouvernement, était la seule ressource qui restait aux féodaux pour faire respecter leur pouvoir ou leurs droits. Aussi la guerre était-elle en permanence ; elle ne s'éteignait sur un point que pour se rallumer sur un autre. Elle était l'accompagnement ordinaire des printemps et des étés. Elle déchaînait sur des milliers de petits États les horreurs de la dévastation, de l'incendie et du meurtre. Les chaumières flambaient, les moissons étaient incendiées, le bétail égorgé ou enlevé, les vignes et les arbres fruitiers sciés ou arrachés, les moulins détruits, les églises elles-mêmes profanées. Quand les paysans ne parvenaient pas à trouver un asile au fond des bois, ils étaient saisis, rançonnés, torturés, mutilés, pendus. Parfois, on leur coupait les mains et les pieds, on les jetait dans les brasiers ; on crevait les yeux aux captifs. On violait les femmes, on leur coupait les seins. A la suite de ces exploits, des cantons entiers devenaient des déserts. Il n'était pas rare qu'à la suite de guerres féodales prolongées, la famine ne vînt achever cette œuvre de destruction et de mort. C'est cet état chronique d'insécurité, joint au brigandage, qui fut pendant deux cents ans la cause essentielle de la stagnation des cultures et de la pauvreté des masses populaires. Le soldat féodal tournait aisément en effet au malandrin et la guerre dégénérait en entreprise de pillage. « L'honneur, dit encore un